



In RALM

www.ral-m.com

Avril 2024

Ici et là

Que serait un regard qui ne se veut ni rétrospectif ni introspectif ni spéculatif ?

Un regard tourné vers soi en train de regarder le monde ? L'autoscopie ?

Non, rien de tout cela, rien de pathologique.

C'est le monde qui te regarde, un coin de ciel, un arbre, une plante ou une fleur suffisent à te rendre le monde habitable.

Longeant l'orée du bois aux Prêtres, sur un chemin ferme bien rempierré, je pose mes regards sur les bas-côtés ; j'y sens constamment l'appel d'une présence qui ne cesse de se renouveler. C'est banal, vous me direz, mais pour moi, c'est tout à la fois machinal et essentiel comme la respiration, manger, boire ou dormir.

Je n'espère pas dénicher un trésor enfoui sous une couche de mousse, un épais fouillis de fougères ou je ne sais quelle souche ni être transporté d'enthousiasme par on ne sait quelle haute révélation. Je me contente de me baguenauder ici et là au beau milieu de ce qui est, s'agite ou repose, palpite, vibre, pulse et respire partout, comme moi.



Stop !

Entre action et contemplation

Vieux adages pourris

Sagesse de quatre sous

Coach de merde

Gourous supplantés

Grandes révélations

Bruissement d'huîtres

Bulles de champagne

Mornes plaines

Pelouses sèches

Je m'arrête là

Ou je continue ?

Merdre !

Assise là

Avec ce cul-là

Ah mais c'est Scylla !

Charybde

Fait le vide

Fait un bide

Recrache, écœurée, le morbide festin

Vomit le feston et l'ourlet

La rue hagarde-hurleuse en arrière-plan

La belle inconnue

Et jusqu'au poète maudit

Posé là

Ulysse rugit

Ne se fige

Harponne la vilaine morue

Et s'en va filant au loin

Merdre à Gaïa !

Gros con de Poséidon !

Je l'ai bien eu,

Ton rejeton,

Ce sale bavard !

Ah la belle engeance que voilà !

Etrange époque

Etrange époque

Où tout se ressemble-s'assemble

Sans jamais faire corpus

On a perdu les atomes crochus

Un homme (?) en scaphandre jaune fluo

Se tient immobile

Dans la clairière nue

Les oiseaux se sont tus

Et moi, embusquée dans les hautes fougères,

Au sud de la clairière,

J'observe l'étrange manège

Oh pas encore un étrange ballet

Faut pas exagérer

Mais qui sait si des Elfes d'ancien temps

Ne vont pas apparaître en dansant

Et proposer tout sourire une ronde mortelle

A cette figure d'antan ?

Aboli le temps

Qui abolit les rêves

Rêves un temps se relèvent

Preennent la relève

Sombrent dans l'oubli

Que le temps se charge

De faire revenir en force à la charge

Tant que Justice ne sera pas rendue

Encore et encore

Comme une trainée de poudre

Comme une queue de comète

Poudre d'escampette

Sur le champ, je vous prie, et que ça saute !

N'épargne pas tes efforts,

Ma douce amie !

Détrempee, l'estampe

Dé de fil à coudre

Trempee dans l'encre bleue

Filasses intemporelles

Nullement éternelles

Pendouillent là

Fil à linge dans le grand jardin blanc

Flotte au vent vierge éternellement

Je n'ai que faire de ton linge,

Ma belle !

Pendeloques

A ton bracelet tintinnabulent

Lustre parfait, astral en diable

Castor poilu

Dans les eaux lustrales perdu
Y prospèrent allègrement ragondins
Et loutres empesées invisibles à l'œil nu
Au nom d'un monde meilleur

Briques sèches
Et vin nouveau
Se contredisent

Contre le mur de pierre sèche appuyée
La vigne vierge
Incrustée bientôt
Dans la pierre vivifiante

Et voilà que le Grand Soir
Perd son grand S dans la bataille
La hutte des classes
N'est plus ce qu'elle était
Elle n'abrite plus que quelques tribus d'arriérés mentaux
Aux manteaux froissés, à la barbe blanche et à la pipe froide
Sans blague ni tabac !
Le Grand Soir en a perdu son grand S
Serpent d'un autre temps
Vient alors s'y coller un Grand N

Pollen arrimé au nez et à la barbe postiche
Du Grand Imposteur

Irréparable la perte imparable
Le soir venu

Demain n'est pas un autre jour

Demain, c'était déjà hier

Encore et encore

Las !

Au bord de l'eau

Mascara sur les lignes portées

Dans Bordeaux épuisé

Ah et j'oubliais

Le mascaret

Notes bleu azur

Tangent sur la page blanche

Se déhanchent les danseurs multicolores

Modulation languide ou frénétique, assaut de sons

La mandoline

Poussière danse en silence

Dans le grenier

Divine petite lucarne

En révèle toute la présence

Dans le grenier de mon enfance

Danse la poularde aigrie

Mais pourquoi si haut,

Volatile malingre et servile ?

La mandoline a (?)

Trois cordes cassées

Est-ce donc là encore une mandoline ?

Les mains de l'enfant ne s'embarrassent pas d'une telle question

Calent la mandoline jolie entre ses cuisses

Egrène de ces sons aigres qu'aucun solfège ne reconnaît

Frotte la corde survivante désaccordée

Et las bien vite l'enfant qui ne sait pas encore

Qu'aux sons purs il préfère les mots

Qu'il rêva plus tard de rendre à leur rythmique assurance

Et tout y passe, queue et tête, désormais

Acéphale splendeur !

Ivres de couleurs

L'herbe était violette
Les violettes étaient bleues
Les bleuets étaient verts
Et tout le monde était content
S'essayait aux couleurs de son voisin
Pour un temps
Histoire de faire le malin
N'était cet épais « était »
Fragile étai !
Lancinante absence !
Note pivot !
Je veux bien
Mais si lassante
Oh certes jamais blessante
Conservatrice en diable
Et docile à souhait

Le parlement des Oiseaux
Réuni en grande pompe
Dans la clairière des clairières
Proposa aux humains de bonne volonté
D'en faire autant
Que n'avaient-ils dit là !

Les navets roses deviendraient rouge sang
Les betteraves couleur carotte
Et les carottes vert sapin
Pendant qu'on y est !

Ah ça non
S'écrièrent en cœur
Les hôtes de ces bois
De rudes bûcherons
Quelques sabotiers
Divers charbonniers aussi
La fine fleur de l'humanité, quoi !

Imperturbable
La forêt continua de verdir
Comme si de rien n'était
(On était au seuil de l'été)
Laisant les hommes de bonne volonté
A leurs querelles intestines

Des lyres

Ce qui frotte dans l'air
Ce je ne sais quoi
Qui frotte dans ta tête
Cet air de ne pas y toucher
Les cheveux au vent
Fredaine encapsulée
Sans queue ni tête

•

Tes passages en coups de vent
Tes brusques retournements
Te palinodies
Tes revers
Dans le rebours de tes écrits
Mis au vert

•

Cheval fou
Qui s'enquille dans les blés
S'embusque à l'orée du bosquet
Bouquet de rien dans l'affreux bocage
Bois sans toit
Rivière argentée
Ruade des eaux, nombreuses
Dans le pays
Boue sans nom s'affaisse
Se traîne par les chemins de terre battue
Boue, bouillasse, glèbe, gadoue et compagnie
Qui ne siéent qu'à la plèbe
Laquelle, en rangs serrés, siège

Au sommet de rien
Gavouille dans les flaques, nombreuses
Dans le pays
Se roule gaiement dans la fange
Ramassis de bouffe-merde en herbe

•

Gelée d'étoiles sous le talon
De l'enfant rageur
L'hiver venu

Givre scintille
Approuve la démarche
De l'énergumène

Dans le froid intense
Un souffle d'espoir

•

Cheval fou
Rivalise d'aise avec le nacre du printemps
S'ébroue, gros balourd, dans le pré d'à-côté

Colchiques dans les près
Vus de près s'avèrent être
Trop indigestes cavaliers

•

Tropes sans tropisme
Troupes sans soldes
Métonymie du produit
De longtemps amorti
Un air de famille ?

Un style partagé ?
Ah vaines fredaines
Que tout cela !

Colchiques dans les prés
Par l'été assouvies
Par l'automne asservies
Rivales d'une chanson niaise
Sur le point d'éclore
Sur les lèvres des bergères
Qui n'existent pas plus
Qu'elles ne chantent
En ce siècle où l'enfer
Bat le fer
Sur l'enclume des chairs
Emolliées
Ah rude absence !
Appuis manquent !
Que faire ?

•

Je ne vais pas me complaire
Dans ce que j'aurais pu ou dû faire
Répète le masque de fer
Engeôlé-enjoué
Derrière le masque austère du désert
Dépourvu de bras et de jambes qu'il est
Pourtant fermement embrasse et tenaille
L'indécent fugitif aux matières si délicates
Aux mœurs si accortes
Au teint de cire

N'était sa mine de chien battu
Qu'on devine sous les traits épais
Du masque que sa peau en sueur secrète
A tout vent, à tout va

Il s'en va criant à tue-tête
La souveraineté n'est rien !
Merci, mon Saigneur !
Tous s'inclinent sur son passage
Ils ne sont pas rares
Des caravanes entières aboient
Lorsqu'il daigne aborder aux îles heureuses
Oasis de verdure convenue dans le désert blond
Comme un Viking égaré en terre étrangère
Complanté d'énormes dattiers lourds de fruits mûrs
Qu'il lui fait gravir pour s'y nourrir
Et ainsi jouir des eaux limpides
Qui s'en vont larmoyer dans le ciel
Doux ruisselets charrient tant et tant d'énigmes
Comme autant d'embâcles
Que lui seul peut lever
D'un regard, d'un seul

Il porte le fer là où ça fait mal
Dans les terres fertiles
Fécond découvreur
Et de tropes en tropes
Assaille la blancheur
Se roule dans les mimosas en fleurs
Plonge dans l'asphalte

S'enivre de calamine

Rend l'âme tant et tant de fois

Qu'il rend les armes

A qui de droit

Comme d'autres rendent

Après un trop copieux repas !

Souffler

Souffle reflue

Il faut bien

Me direz-vous

Karstique présence

Alvéoles

Dans les roches bleutées

Des calcaires de la forêt de Chailluz

Et murets visibles à peine

De celtique provenance

Parcelles oubliées

De propriétaires tombés en poussière

Dans les bois

Par monts et par vaux

Inspirer, expirer

Respirer enfin !

Et rien au-delà

Beaucoup en deçà

Ton cœur et ton foie

Tes reins et ton estomac

Couche d'humus veille

Tapis crissant de feuilles mortes

Dans le sous-bois enivre l'enfant

Qui à dessein traîne des pieds

Est-il besoin de vous faire un dessin ?

Jackson

Transe en danse
Serpents sifflent
A qui mieux-mieux
Soufflets des forges bleues
De Vulcain
Par la nuit accordée

Transe
S'abat sur le rêve distordu
L'entraîne vers des abîmes
Que la nuit héraldique même
Veut ignorer

En pleine nuit, rêver
D'un jour éclatant
Propice à toutes les danses !
Et valse la poudre des canons !
S'élançe à l'assaut du cœur
Le tango endiablé
De deux nations combattantes !

•

La nuit
Les souris jouissent...
Ecrivit la petite fille inspirée
Par une absolue tranquillité
Les ateliers d'écriture
Réservaient bien des trésors
En ce temps-là

•

Chambre haletante

Montgolfière céleste en voix de lévitation continue

Léger grasseyement dans la gorge

Mais voix flutée

Envers et contre, tout contre le papillon de nuit de mon cauchemar

Qui se tue à voleter entre lumière et abat-jour

Lampe de chevet achève de convaincre la convalescente

Que quelque chose se joue là

Qui la dépasse

Récurrence du rêve malsain

Mais salubre présence des vents marins

Qu'un dos luisant de dauphin joueur

Suffit à rendre indocile

Et le rêve d'ainsi de cascade en cascade

Bascule dans le néant approprié

•

Ne se meut, ne se meurt

La douce lumière

En proie aux ombres violacées

Ombres câlines

Mains furtives de l'aube

Aux grosses joues d'aurore

Corps un instant balancé

Dans le chaos marin des mots

Alcaline présence

Dans la chimie de ton rêve

Pris en flagrant délire

D'espérance

Pur avènement sonore

Sans autre contexte

Que l'esprit de la si belle dormeuse

Qui s'en va, haletante,

Par les rues endormies

Clamer l'innocence indue

Des lutins bleus qui font le siège

De son cœur

•

Conque bleue

Sur le lit blanc posé

Emet des sons pointillés

Staccato de rythmes pointés

Douces émulsions de ralentis au cœur même

D'un accelerando amoureux de l'abîme

La mer à la grève ajointée

Dans sa toute complexité

Râcle, affouille les terres

Enamourées

Pizzicati de grains de sable

Millimétrés

Filent entre les doigts de fée

De la baigneuse nue

Laquelle, l'audacieuse,

Violoncelle calé entre les cuisses,

Tisse de ces guirlandes d'arpèges colorés
Av', av', avant que l'alto ne se décide à entamer
Un de ces légatos de légende,
Spacieux, terrien
Oriflammes de fond
Dans le creux du roulis de la vague gravide
Lourde de graviers enflammés
Par le ressac des sens en chasse
Douce abstraction
Qui ne dit mot
Sans consentir
Cède un peu de terrain
Lâche la bride au ciel
Qui, dangereusement, s'approche
Renverse l'horizon

Mouvant point de rencontre
Des terres et de la salure des eaux marines
Envahit le cirque de tes cuisses béantes
Strie d'arcs électriques
Le creux de tes reins

Crépitante présence
Irradie-électrise tes chairs

Ta nuque fraîche se détend
Ton visage grave
Fixe le miroir jumeau
Des eaux
Dentelles d'écume

Doux clapotis

Mémorable présence

Point d'orgue de ta jouissance

La filante tisse de ces points d'appui

Dessine de ces abrupts rebonds

Frêles et rudes secousses

Aux bords desquelles s'émondent

Les bruits de fond des mondes

Convulsive ta joie

Epaisse comme le jour

Que la lumière étonne

Ombres lâchent prise

Doux friselis des vagues

Amorce un dessein nouveau

Vagues amoureuxment

Te malmènent et te triturent

Te rudoient et te chavirent

S'abolissent en toi

Mortes

Enfin s'apaisent en toi

Qui en relèves le capiteux défi

Déferles dans l'en-soi soyeux

De l'ici et du maintenant

Encre de nacre bleuté projetée brouille

La toile de la soupe orangée du crépuscule

Par quelle main adoubée ?

Geste sûr mille et une fois répétés
Produit de ces images élancées
Que rien ne fige
Comme si la trace gardait mémoire
Du trait qui l'a emportée
Vers sa demeure
Dans l'espace de laquelle
Mouvement se fixe pour but
De ne jamais cesser indéfiniment
D'être le trait emporté de la trace
Et la trace porteuse du trait

Abîme

L'abîme ne s'avance ni ne recule

Masqué pourtant

Par tant de vifs filaments

Lianes et fourrés

Enchevêtrées

Lestent la bouche

Du gouffre

Pièges karstiques

Gouffre ici

Aven là

Avides

Le long de la corde

Les doigts reptiliens

L'échelle de corde

Est pour demain

M'enfonce dans ta nuit

Pleine d'échos

La moindre goutte d'eau

Sonne longuement

Venue faire plif-plouf

Dans la vasque souterraine

Ici ni nymphe ni naïade

Ne se baignent ni ne s'étreignent

Les eaux y ont toutes les apparences

De la pureté, reposent ici
En toute liberté-innocence
Aucune nageoire pour y frétiler
Stérile pureté

Au dehors, le temps espacé
La course à l'énigme
Ici le calme
Ignorant tout de la sérénité
Ne sachant rien de l'anxiété
Pur miroir tourné vers soi
A la surface duquel se manifeste sans éclat aucun
L'absence de tous reflets
Perles d'eau chutent
Ondes de petits chocs perlés surfent
Sur les eaux un instant dépliées
Que personne
Pas même moi
Ne vient déranger
Hormis ces gouttes d'eau pluviale
Qui suintent des parois du poème
Et viennent terminer leur course
Ici dans le poème achevé pour seul témoin
De leur peine

Les étourneaux

De neige et de vin

Le crépuscule à ses heures

Plurielles en diable

Provence rosée

Poudre de lait sur les champs emblavés

•

Étourneaux tournent dans le ciel

Virent vers l'Est

Où se dresse

La demeure

•

Vineuses veines de quartz

Dans le bras noueux de la roche

Pacte renoué

Vigilance à tous les instants

Accordée

•

Sur mes lèvres descellées

Amour en partage

Fouisse dans des mots alcalins

Tardive la pluie acide

A chaux contente

•

Solives des jours

Et porte déportée en chêne massif

Ornée d'étranges motifs

Evoquant des pyramides enchâssées les unes sur les autres

Sortes de sapins stylisés gravées par des mains expertes

D'enfants reclus

•

Poupées russes évoquent bien

L'illusion décroissante

Le Roi est nu

Ses sujets exsangues

La Reine est morte

Vive l'arène !

•

Grenier des grèves

Sable crisse entre les doigts courroucés

File dans l'entre-deux des phalanges décharnées

Un crâne hilare roule dans l'écume de la vague éjouie

•

L'estran de nos étreintes

Ton sexe intertidal assurément

Humide présence

Lierre suffoque

Rouleaux roulent sans que jamais rien

Ne s'y enroule

Nymphe s'y essaie

Cléopâtre empêtrée

Dans son éternité

Doux roulis de ma verge

Dans la béance élastique de ton vagin

Cœur tangué

Corps vibrant-suant

Allié de l'esprit mordant

Tout un dans l'une fois seulement

Qui va se répétant à l'envi
Soif impavide
Reluque l'élixir de jouvence

•

Douces mordorures des flammes éoliennes
Dans l'âtre content de la cheminée
Index irrité tendu vers le ciel content
Flammes dansent sur les accidents de ta peau
Ombres et lumière enlacées
Jasent dans les marécages
Aigue morte, aigue vive
Même combat

•

Rives nacrées lévitent, rêvées,
Dans les yeux de la divinité
La rieuse aux bras de lianes enlacées

•

Trop-plein d'eau marine
Dans la barque
Ecope et étoupe
N'y suffisent
Rude, ah rude
La marche en avant
Sur les eaux rebelles
De la belle écornifleuse !

•

Terre, terre !
Lance un matelot affolé
Haute vigie au regard aiguisé
Par des mois d'enivrante traversée

Sur le gaillard, de rudes gaillards s'activent
Scellent au plus vite les portes de l'Enfer
Avec leur sang

•

Mât tombé en poussière
Vieille coque pourrie
Ecrase l'Argonaute esseulé

Ne saurais le contredire
Cœur à l'ouvrage file dans le lagon
Tisse de ses traits d'écume
A ravir une vahiné
Va'a s'en va vers des terres réputées lointaines
A la force de bras d'hommes à la vigueur incertaine
Mais bien décidés à accoster
Ah, ah !
Sur l'épaule géante du volcan
Dès qu'il le faudra
Ha ha !

•

Aposte ici ta part de néant
Regarde filer les horloges

•

Sûr soc
Choc assuré
Retourne les terres meubles
D'antique mémoire
Au fil des ans saturés
D'épines

•

Le char d'Ovide tourne à vide
Cacozélies prennent leur envol d'étourneaux
Dans les parages de Virgile
Tandis que de métamorphose en métempsychose
La lettre des textes s'altère
Versions chinées
Par des mains multiples
Rompues aux palimpsestes indigestes

Interpolations, digressions
Et notes saugrenues ajoutent les textes retenus
Perdus pour des siècles et des siècles
Jusqu'à ce que, filant entre les lignes,
Un géant ne vienne rafler la mise

•

Etourneaux ivres de lumière
Demeurent dans le pays
Jamais ne s'y dispersent
Jamais n'en dispersent la grisaille automnale
Rives embrumées
Envient le lit de la rivière

•

Ivre de lumière
Douce Charente
Le chemin de campagne
Ne garde trace
Flèche rompue
Mais vent de nord-est
Demeure
Qui pousse vers l'Ouest

Déhiscent

•

Sur leur coquille de noix

Ils arrivent

Conquête épée en mains

Des hommes-chevaux

Sur les terres neuves

Y plantent leurs croix de misère

Ah sûrs de leur fait

Imbus de leur bon droit

Ah maudits soient-ils !

Ainsi soit-il !

Ataraxie

Ici pas d'ailes frôleuses-frottées
Comme silex au-dessus des mousses et brindilles
Pour un feu à venir

Mouettes s'ébattent à l'écart les unes des autres
Donnent l'impression de ne vivre que pour voler
Sans plus de souci, l'aile au vent

Ivresse sous les pins parasols
Hauts comme des tours
Villeneuve-Loubet 67
On est sorti de la guerre
Pour quelque temps
Ailleurs, elle fait rage
Goodbye, Indochine !
Good Morning, Vietnam !

L'enfant aime le tonnerre lancinant des cigales
La plage bleue, les coquilles vides
Qui luisent-roulent dans les vagues
L'écume blanche qui mousse à ses pieds
Les chatouille avant de se retirer
Pour mieux recommencer
Le sable chaud sous la plante de ses pieds
La salure qui tire sur sa peau bronzée
Douce contraction musculaire
Après la nage, soleil émollié par les eaux
Darde ses rayons

Et flotte dans l'air
Un parfum de noix de coco
La brise marine est si drue
Couloirs temporels
Dans lesquels les corps s'accostent
Les visages se sourient
La mer zieute les baigneurs
Au loin frémit la voilure blanche d'un voilier
Le rejoindre, le rejoindre !
Mais non, le sable est si bon
La chaleur si pleine d'odeurs
On piquera une tête plus tard
Pour l'instant, grains de lumière
Se faufilent entre les cils
Un mot revient qui lève l'angoisse
Ataraxie, ataraxie !
L'enfant plongera à corps perdu dans les mots
Le moment venu

Tenon et mortaise

Je tiens à toi

Comme le tenon à sa mortaise

Mortelle mortaise

Vibrant tenon

Viennent les charançons

On les attend de bois ferme !

A vendre

A vendre

Piano solaire

Parfait état

Prix à débattre

Cerneaux de Lune

Concassés

Poussière d'étoiles naines

Cintres d'azur

Un manteau d'hiver

En laine grise chinée

Un portrait de Lord Byron

Tête en bas

Ici, maintenant

Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle. À dater de ce moment, tout prenait parfois un aspect double, – et cela, sans que le raisonnement manquât jamais de logique, sans que la mémoire perdît les plus légers détails de ce qui m'arrivait.

Gérard de Nerval, Aurélia



Je n'écris pas même quand bon me semble. Nul caprice dans ce qui n'est en aucune façon une démarche volontaire et consciente. Je n'œuvre à rien, ne m'illusionne en aucune façon sur une quelconque œuvre à bâtir. En d'autres termes, rien de prémédité, aucun projet digne de ce nom.

En ce cas, puis-je reprendre à mon compte la formule de Nerval devenue célèbre et parler à mon tour d'épanchement ?

Avant de lire - un peu - Nerval, j'avais entendu parler d'épanchement de synovie, « à la faveur » d'un accident de chantier durant lequel mon cousin s'était vu démettre la rotule par un malencontreux sac de ciment tombé d'une brouette sur un de ses genoux.

J'aime ce terme d'épanchement de synovie qui entretient un rapport de complicité cachée avec la notion avancée par Nerval, notion imposée par un vécu que l'on qualifierait actuellement, sans doute, de schizophrénie.

Tout peut prendre, en effet, « un aspect double », et c'est précisément à ce moment précis que l'envie d'écrire me vient. C'est comme un sursaut vital, une sorte de fierté qui m'anime et me pousse à relever le défi du temps, je veux dire, de ce que le temps révèle et tend à effacer dans le même temps ; écrire alors, à vif, à chaud, c'est tenter de sauver un ressenti, une ambiance, un moment de grâce où quelque chose semble se révéler à moi.

Autant dire que c'est l'échec assuré. Rien n'y fait : je m'approche de l'énigme qui se dissout progressivement dans les mots qui me viennent, non que le texte ne me satisfasse pas mais un hiatus demeure toujours entre l'écrit final et le processus d'écriture, proche de l'euphorie, une euphorie contrôlée, une sorte de transe sans tremblement ni spasmes « mystiques ».

Au fond, le processus d'écriture m'intéresse plus que le résultat final. Je persévère malgré l'échec final parce que j'aime écrire : je suis, dans ces moments-là, le seul maître à bord, mais c'est peut-être la capacité de faire coexister divers points de vue qui justement me manque pour approcher au plus près cette altérité qui m'attire, me taraude mais aussi m'effraie quelque peu, sachant que je supporte mal la présence d'autrui tant dans ma vie quotidienne que dans ce qui s'ouvre à moi, lorsque j'écris.

De là à m'imaginer qu'une carence émotionnelle est à l'œuvre dans ce que j'écris et lorsque j'écris, il n'y a qu'un pas que je ne franchirai pas : l'accueil du monde comme une nouvelle venue à moi du monde et au monde, une renaissance opérée par la magie du Verbe, tout cela oui, et plus encore que je ne saurais dire : un trop-plein, en fait, qui absorbe toutes mes forces

tendues vers un but, un seul : capter, plutôt que capturer, ces instants par nature éphémères qui me révèlent à moi-même.

Dilution de l'égo aussi bien.

Cet autre qui devient « je », c'est aussi bien la poésie au moment où je m'y adonne corps et âme.

Moments où les mots prennent le relais de mon corps défaillant, s'imposent à ma conscience, me dictent ce qu'il y a à dire et à ne pas dire au moment où se présentent à moi images et souvenirs qui n'appartiennent alors encore qu'à l'avenir de ce qui est en train de se jouer dans l'écriture qui, bientôt, tombera au passé.

Semelles oubliées, emblavements si nombreux, là, en plein désert.

Il y a des moments de découragement, c'est indéniable, et c'est là que la lecture intervient comme une issue qui relance le processus d'écriture. Je m'ouvre à la grâce que dispensent les mots des autres, hommes ou femmes, qui, eux, me semblent être parvenus au seuil de l'indicible. C'est cette puissance inhérente à diverses écritures qui me relancent, me donnent envie d'écrire en dépit du fait que le résultat, je le sais d'emblée, me décevra.

Mon obstination est celle des vagues marines dont j'espère toujours qu'elles accoucheront d'une Vénus nouvelle. Ecriture anadyomène, en quelque sorte ! D'où ma fascination pour un fragment de Hölderlin intitulé par ses éditeurs posthumes « *Comme aux côtes marines / Wie Meeresküsten* ».

Ecrivain, je me situe clairement non pas entre ciel et terre, mais entre terre et mer, cette zone intertidale, notre Mère à tous et qui ne cesse de me fasciner.

Jean-Michel Guyot

1^{er} mars 2024